

CLAUDIE GALLAY

Détails d'Opalka

RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

*Tant qu'il existera des fragments de
beauté, on pourra encore comprendre
quelque chose au monde.*

GUIDO CERONETTI,
Un voyage en Italie.

QUAND j'avais dix ans, je n'étais pas très brillante en arithmétique, pourtant pendant toute une année j'ai noirci des pages entières de cahier avec des nombres. Je commençais par le chiffre zéro et j'avançais d'une écriture lente et appliquée, en prenant grand soin de maintenir chaque nombre dans l'intervalle mince de l'interligne. Je me souviens du calme que me procurait cette presque répétition du geste et du plaisir que j'avais à remplir ces pages.

J'ai retrouvé plusieurs de ces cahiers aux feuilles ainsi écrites, des centaines de lignes, le papier était trop fin, d'une médiocre qualité, le stylo pointe Bic creusait, les chiffres s'imprimaient en relief, écriture braille, poursuivre au verso des pages ne donnait pas le résultat net que je recherchais, on aurait dit que les nombres étaient sculptés

davantage qu'ils n'étaient écrits. Insatisfaite, j'abandonnais alors la progression et les feuillets suivants restaient inutilisés. Pous-sée par la rituelle obsession, je reprenais la série quelque temps plus tard, à son zéro des origines, invariablement et sur la première page grisâtre des identiques mauvais cahiers.

Après un certain nombre de pages, et pour les mêmes raisons, la série s'arrêtait à nouveau.

Il m'arrive de penser que je suis entrée en écriture par cette porte dérobée. Que j'avais l'intuition déjà de ce chemin.

Il m'arrive aussi de penser que mon intérêt pour le travail si singulier de Roman Opalka a pris racine dans ces premiers balbutiements d'écriture.

Quand j'ai découvert son œuvre, des années plus tard, ce fut un choc, le souvenir des cahiers m'est revenu, cette chose que j'avais faite, lui l'avait faite aussi et il avait continué dans un entêtement démesuré qui m'a été d'emblée complice, familier. Opalka a consacré toute sa vie à raconter la fuite du temps, il en a creusé l'idée, l'a développée, ramifiée jusqu'à sa philosophique et complète perfection, pour en faire un programme, une œuvre d'art qui illustre

parfaitement l'idée qu'un artiste qui travaille au plus près de sa vie peut rejoindre un universel qui nous bouleverse tous.

1965, ROMAN OPALKA vit en Pologne et commence à peindre la suite des nombres. Il écrit le 1. Il fait cela à la peinture blanche et sur un fond noir. Il a trente-quatre ans. Il ne s'agit pas pour lui de bien peindre ni de mal peindre, mais de capter le passage du temps. Le temps est son modèle et pour la vie entière, il n'en aura pas d'autre.

Ce 1 a fendu l'œuvre à venir. Il est le premier nombre écrit. Dans la vie d'Opalka, ce moment est identifiable, parfaitement situé, un geste qui peut être nommé comme étant fait tel jour à telle heure. Et vécu comme tel. Inoubliable.

En le traçant, Opalka a ouvert une page particulière de l'histoire de l'art. Pour faire cela, et parmi les différents blancs (blanc de zinc, blanc d'argent, blanc transparent), il a choisi le plus opaque, le plus puissant, le

seul capable de recouvrir le noir : le blanc de titane.

Inconvénient : en séchant, le titane devient parfois craquelant.

Second inconvénient : tout cela peut sembler ennuyeux et d'une extraordinaire banalité.

Trois ans plus tard, en 1968, le peintre ajoute une variante à son programme et décide qu'après chaque séance de travail, il prendra une photo de son visage, en noir et blanc, même cadrage, vêtu de la même chemise et d'apparence impassible.

La même année, il ajoute une autre variante et enregistre sa voix qui compte les nombres en même temps qu'il les peint. Une nouvelle étape est franchie. Pour cela il utilise la langue de l'enfance, le polonais.

En 1972, il arrive au million et il modifie une dernière fois la règle de départ, éclaircit le noir qui recouvre la surface de chaque toile avec 1 % de blanc. Ainsi, au fil de la progression, le fond s'éclaircira et ses toiles iront vers le blanc sur blanc. À la fin de sa vie, les nombres blancs seront fondus dans le fond devenu blanc de la toile et s'y

dissoudront, la dernière toile sera immaculée, plus personne ne pourra rien voir, rien lire, et lui, le peintre, sera arrivé là où il voulait.

La disparition dans la lumière, inévitable.

Il décide de nommer ses toiles des Détails ou des Tableaux comptés.

Des Détails qui sont pensés, chacun, l'un par rapport à l'autre et noués entre eux par un concept d'une grande rigueur.

Opalka exprime une émotion avec des nombres qui sont du temps. Le passage du temps est un constat commun qui nous concerne tous et que l'on peut tous comprendre, qu'on soit riche ou pauvre, d'un autre pays, d'une autre langue, grand connaisseur des arts ou non-initié.

Chez lui, pas de chefs-d'œuvre, pas d'époques, de périodes. Pas de suspens ni de surprise. Sur ses toiles ni personnages ni décor, nulle figuration, uniquement des chiffres.

Quand il parle de son travail, il ne dit pas qu'il peint mais qu'il sculpte le temps. Une traduction par les nombres de ce que le temps fait à son visage. Pas de paysage, mais l'émotion de vivre.

Chaque nombre supplémentaire modifie l'ensemble de l'œuvre. De la même manière, chaque jour qui passe change et érode son image. Des changements lents, infimes. Toute son œuvre s'appuie sur cette construction mentale, laisse trace du commun destin, vie, jeunesse, vieillesse, mort. De cette idée somme toute assez banale découlent les questions essentielles.

Il appelle cela son concept et va le décliner sans faillir sa vie durant.